## CHAPITRE XI

## DES MYSTÈRES

La vérité ne connaît point de mystères: ils n'appartiennent qu'à l'erreur et a l'imposture. Le besoin de tromper, si l'on peut admettre un pareil besoin, leur a donné à tous naissance. C'est donc hors des limites de la raison et de la vérité qu'il en faut chercher l'origine. Aussi leurs dogmes se sont-ils toujours environnés de l'ombre et du secret. Enfants de la nuit, ils redoutent la lumière. Cependant nous allons essayer de la porter dans leurs antres ténébreux. L'Egypte eut ses initiations, connues sous le nom de mystères d'Osiris et d'Isis, dont ceux de Bacchus et de Cérès furent en grande partie une copie. La comparaison que chacun peut faire des courses et des aventures de la Cérès des Grecs avec celle de l'Isis égyptienne offre trop de caractères de ressemblance pour qu'on puisse méconnaître la filiation de ces deux fables. Les poëmes sur Bacchus et l'histoire d'Osiris, les cérémonies pratiquées en l'honneur de ces deux divinités, et l'identité de l'un et de l'autre reconnue par tous les anciens, ne nous permettent pas de douter que les mystères du premier n'aient donné naissance a ceux du second. Cybele et Atys eurent aussi leurs initiations, ainsi que les Cabires; mais nous ne ferons pas ici l'histoire des cérémonies particulières à chacune de ces différentes divinités, non plus que

l'énumération des lieux où ces mystères étaient établis. On trouvera tous ces détails dans notre grand ouvrage; nous y renvoyons le lecteur. Nous nous bornerons à bien saisir le caractère général, et à fixer le but de ces sortes d'institutions, à présenter l'ensemble des traits qui leur sont communs à toutes, et à donner une idée des moyens qu'on a employés pour tirer le plus grand

parti de ce ressort politico-religieux.

Les mystères d'Eleusis, et en général tous les mystères, avaient pour but d'améliorer notre espèce, de perfectionner les mœurs, et de contenir les hommes par des liens plus forts que ceux que forment les lois. Si le moyen ne nous paraît pas bon, parce qu'il tient à l'illusion et au prestige, on ne peut pas disconvenir que le but, sous ce rapport, ne fût louable. Aussi l'orateur romain met-il au nombre des établissements les plus utiles à l'humanité les mystères d'Eleusis, dont l'effet a été, dit-il, de civiliser les sociétés, d'adoucir les mœurs sauvages et féroces des premiers hommes, et de faire connaître les véritables principes de morale qui initient l'homme à un genre de vie qui seul soit digne de lui. C'est ainsi qu'on disait d'Orphée qui apporta en Grèce les mystères de Bacchus, qu'il avait apprivoisé les tigres et les lions cruels, et touché jusqu'aux arbres et aux rochers par les accents harmonieux de sa lyre. Les mystères avaient pour but d'établir le règne de la justice et celui de la religion, dans le système de ceux qui ont cru devoir appuyer l'une par l'autre. Ce double but se trouve renfermé dans ce vers de Virgile: Apprenez de moi à respecter la justice et les dieux; c'était une grande leçon que l'hiérophante donnait aux initiés. Ils venaient apprendre dans les sanctuaires ce

qu'ils devaient aux hommes et ce qu'on croyait qu'ils devaient aux dieux. C'est ainsi que le ciel concourait à établir l'ordre et l'harmonie sur la terre. Pour imprimer ce caractère surnaturel à la législation, tout fut mis en usage. Le tableau imposant de l'univers et le merveilleux de la poésie mythologique fournirent aux législateurs le sujet des scènes aussi étonnantes que variées dont on donna le spectacle dans les temples de l'Egypte, de l'Asie et de la Grèce. Tout ce qui peut produire l'illusion, toutes les ressources de la mécanique et de la magie, qui n'étaient que la connaissance secrète des effets de la nature et de l'art de les imiter, la pompe brillante des fêtes, la variété et la richesse des décorations et des vêtements, la majesté du cérémonial, la force enchanteresse de la musique, les chœurs, les chants, les danses, le son bruyant des cymbales, destinés à exciter l'enthousiasme et le délire, plus favorables aux élans religieux que le calme de la raison, tout fut employé pour attirer et attacher le peuple à la célébration des mystères.

Sous l'appât du plaisir, de la joie et des fêtes, on cacha souvent le dessein qu'on avait de lui donner d'utiles leçons, et on traita le peuple comme un enfant que l'on n'instruit jamais mieux que lorsque l'on a l'air de ne songer qu'à l'amuser. C'est par de grandes institutions qu'on chercha à former la morale publique, et les nombreuses réunions parurent propres à atteindre ce but. Rien de plus pompeux que la procession des initiés, s'avançant vers le temple d'Eleusis. Toute la marche etait remplie par des danses, par des chants sacrés et marquée par l'expression d'une joie sainte. Un vaste temple les recevait, son enceinte était immense, si l'on en juge par le nombre des inities rassemblés

au camp de Triase, lorsque Xercès entra dans l'Attique: ils étaient plus de trente mille. Les ornements intérieurs qui le décoraient. et les tableaux mystérieux qui étaient disposés circulairement dans les pourtours du sanctuaire étaient les plus propres à piquer la curiosité et à pénétrer l'âme d'un saint respect. Tout ce qu'on y voyait, tout ce qu'on y racontait était merveilleux et tendait à imprimer un grand étonnement aux initiés: les yeux et les oreilles y étaient également frappés de tout ce qui peut transporter

l'homme hors de sa sphère mortelle.

Non-seulement l'univèrs fut exposé en masse aux regards de l'initié, sous l'emblème de l'œuf, mais on chercha encore à en retracer les divisions principales, soit celle de la cause active et de la cause passive, soit celle du principe-lumière et du principe-ténèbre dont nous avons parlé dans le chapitre IV de cet ouvrage. Varron nous apprend que les grands dieux révérés à Simothrace, étaient le ciel et la terre, considérés, l'un comme principe actif, l'autre comme principe passif des générations. Dans d'autres mysteres, on retraçait la même idée par l'exposition du Phallus et du Cleis, c'est-à-dire des organes de la génération des deux sexes. C'est le Lingam des Indiens.

Il en fut de même de la division du monde dans ses deux principes, lumière et ténèbres. Plutarque nous dit que ce dogme religieux avait été consacré dans les initiations et les mystères de tous les peuples; et l'exemple qu'il nous en fournit, tiré de la théologie des Mages et de l'œuf symbolique, produit par ces deux principes, en est une preuve. Il y avait des scènes de ténèbres et de lumière, que l'on faisait passer successivement sous les yeux du récipiendaire qu'on introduisait

dans le temple d'Eleusis, et qui retraçaient les combats que se livrent dans le monde

ces deux chefs opposés.

Dans l'antre du dieu Soleil, Mithra, parmi les tableaux mystérieux de l'initiation, on avait mis en représentation la descente des âmes vers la terre, et leur retour vers le ciel à travers les sept sphères planétaires. On y faisait aussi paraître les fantômes des puissances invisibles, qui les enchaînaient au corps ou qui les affranchissaient de ses liens. Plusieurs millions d'hommes étaient témoins de ces divers spectacles, sur lesquels il n'était pas permis de s'expliquer, et dont les poëtes, les historiens et les orateurs nous ont donné quelque idée dans ce qu'ils débitent des aventures de Cérès et de sa fille. On y voyait le char de la déesse attelé de dragons; il semblait planer sur la terre et les mers : c'était un véritable opéra religieux. On y amusa par la variété des scènes, par la pompe des décorations et par le jeu des machines. On imprima le respect par la gravité des acteurs et par la majesté du cérémonial; on y excita tour à tour la crainte et l'espérance, la tristesse et la joie. Mais il en fut de cet opéra comme des nôtres, il fut toujours de peu d'utilité pour les spectateurs, et tourna tout entier au profit des directeurs.

Les hiérophantes, en hommes profonds qui connaissaient bien le génie du peuple et l'art de le conduire, tirerent parti de tout pour l'amener à leur but et pour accréditer leur spectacle. Ils voulurent que la nuit couvrit de ses voiles leurs mystères, comme ils les couvraient eux-mêmes sous le voile du secret. L'obscurité est favorable au prestige et à l'illusion: ils en firent donc usage. Le cinquième jour de la célébration des mystères d'Eleusis était fameux par la superbe pro-

cession des flambeaux, où les initiés, tenant chacun une torche à la main, defilaient deux à deux.

C'était pendant la nuit que les Egyptiens allaient célébrer les mystères de la passion d'Osiris au milieu d'un lac : de là vient que souvent on désigne sous le nom de veilles et de nuits saintes ces sortes de sacrifices nocturnes. La nuit de Pâques est une de ces veilles sacrées. On se procurait souvent une obscurité en les célébrant dans des antres ténébreux ou sous le couvert de bois touffus, dont l'ombre imprimait une frayeur religieuse.

On fit de ces cérémonies un moyen propre à piquer la curiosité de l'homme, qui s'irrite à proportion des obstacles qu'on lui oppose. Les législateurs donnèrent à ce désir toute son activité, par la loi rigoureuse du secret qu'ils imposaient aux initiés, afin de faire naître à ceux qui ne l'étaient pas l'envie d'être admis à la connaissance de choses qui leur paraissaient d'autant plus importantes qu'on mettait moins d'empressement à les leur communiquer. Ils donnèrent à cet esprit de mystère un prétexte sérieux, savoir: les convenances qu'il y avait d'imiter la divinité, qui ne s'enveloppe qu'afin que l'homme la cherche, et qui fait des opérations de la nature un grand secret qu'on ne peut pénétrer qu'avec beaucoup d'études et d'efforts. Ceux à qui l'on confiait ce secret s'engagaient par les plus terribles serments à ne le point révéler. Il n'était point permis de s'entretenir avec d'autres qu'avec les initiés, et la peine de mort était portée contre celui qui l'aurait trahi par une indiscrétion, ou qui serait entré daus le temple où se célébraient les mystères, s'il n'était initié.

Aristote fut accusé d'impiété par l'hiéro-

phante Eurymédon, pour avoir sacrifié aux mânes de sa femme suivant le rite usité dans le culte de Cérès. Ce philosophe fut obligé de se retirer à Chalcis; et, pour laver sa mémoire de cette tache, il ordonna par son testament d'élever une statue à Cérès: car le sage, tôt ou tard, finit par sacrifier au préjugé des sots. Socrate voue, en mourant, un coq à Esculape pour se disculper du reproche d'athéisme, et Buffon se confesse à un capucin; il voulait être enterré pompeusement: c'est le talon d'Achille pour les plus grands hommes. On craint la persécution, et on plie le genou devant les tyrans de la raison humaine. Voltaire est mort plus grand: aussi la France libre l'a mis au Panthéon, et Buffon, qui a été porté à Saint-Médard, n'en est sorti que pour être déposé dans sa terre, et doit y rester. Eschyle fut accusé d'avoir mis sur la scène des sujets mystérieux, et il ne put être absous qu'en prouvant qu'il n'avait jamais été initié. La tête de Diagoras fut mise à prix pour avoir divulgué le secret des mystères : sa philosophie pensa lui coùter la vie. Eh! quel homme, en effet, peut être impunément philosophe au milieu d'hommes saisis du délire religieux? Il y a autant de danger à contrarier de tels hommes qu'il y en a d'irriter des tigres. Aussi l'évêque Sinésius disait : Je ne serai « philosophe que pour moi-même, et je serai toujours évêque pour le peuple. » Avec de telles maximes, on cesse d'être philosophe, et l'on reste imposte

Les chrétiens ou leurs docteurs avaient encore, dans le quatorzième siècle, leur doctrine secrète. Il ne fallait pas, suivant eux, livrer aux oreilles du peuple les mystères

sacrés de la théologie.

« Eloignez-vous, profanes, disait autrefois

« le diacre au moment où les chrétiens al-« laient célébrer leurs mystères : que les ca-« téchumènes et ceux qui ne sont pas encore

« admis sortent! »

Ils avaient emprunté cette formule des anciens païens, comme ils ont emprunté tout le reste. En effet, le héraut ne manquait pas. au commencement de la célébration des mystères anciens, de prononcer la terrible défense: «Loin d'ici tout profane! » c'est-à-dire tous ceux qui ne sont pas initiés. On interdisait l'entrée du temple de Cérès et la participation aux mystères à tous ceux qui ne jouissaient point de la liberté, et dont la naissance n'était pas reconnue par la loi, aux femmes de mauvaise vie, aux philosophes qui niaient la Providence, tels que les épicuriens, et aux chrétiens, dont la doctrine exclusive proscrivait les autres initiations.

Cette interdiction ou excommunication passait pour une grande punition, puisqu'elle privait l'homme de tous les bienfaits de l'initiation et des hautes promesses dont on entretenait les initiés, tant pour cette vie que

pour l'autre.

Un initié appartenait à une classe d'hommes priviligiés dans la nature, et devenait le favori des dieux; c'est de même chez les chrétiens. Pour lui seul le ciel ouvrait ses trésors. Heureux pendant sa vie par sa vertu et par les bienfaits des immortels, il pouvait encore se promettre, au-delà du tombeau, une félicité éternelle.

Les prêtres de Samothrace accréditèrent leur initiation en promettant des vents favorables et une heureuse navigation à ceux qui se faisaient initier chez eux. Les initiés aux mystères d'Orphée étaient censés affranchis de l'empire du mal, et l'initiation les

faisait passer à un état de vie qui leur donnait les espérances les plus heureuses.

« J'ai évité le mal et trouvé le bien, » dit

l'initié aussitôt qu'il était purifié.

Un des fruits les plus précieux de l'initiation à ces mystères, c'était d'entrer en commerce avec les dieux, même durant cette vie, et toujours après la mort. Ce sont là les rares priviléges que vendaient les orphéotélestes aux sots qui avaient la simplicité de les acheter, et toujours, comme chez nous, sans autre garantie que la crédulité. Les initiés aux mystères d'Eleusis se persuadaient que le soleil brillait pour eux seuls d'une clarté pure. Ils se flattaient que les déesses les inspiraient et leur donnaient de sages

conseils, comme on le voit par Périclès.

L'initiation dissipait les erreurs, écartait les malheurs, et, après avoir répandu la joie dans le cœur de l'homme pendant sa vie, elle lui donnait encore les espérances les plus douces au moment de la mort, comme l'attestent Cicéron, Isocrate et le rhéteur Aristide; il allait habiter des prairies sur lesquelles brillait une lumière pure. La tardive vieillesse y quittait ses rides et y reprenait toute la vigueur, l'agilité de la jeunesse. La douleur était bannie de ce séjour : on ne trouvait là que des bosquets fleuris, des champs couverts de roses. Il ne manquait à ces charmants tableaux que la réalité. Mais il est des hommes qui, comme ce fou d'Argos, aiment à vivre d'illusions, et qui ne pardonnent pas au philosophe qui, d'un coup de baguette, fait disparaître toute cette décoration théâtrale dont les prêtres entourent son tombeau. On veut être consolé, c'est-àdire trompé, et l'on ne manque pas d'imposteurs. Ce sont ces magnifiques promesses qui ont fait dire à Théon que la participation

aux mystères était une chose admirable, et pour nous la source des plus grands biens. En effet, cette félicité ne se bornait pas à la vie présente, comme on le voit : la mort n'était point un anéantissement pour l'homme comme pour les autres animaux; c'est le passage à une vie infiniment plus heureuse, que l'initiation imagina pour nous consoler de la perte de celle-ci; car l'imposture ne se crut pas assez forte pour promettre ici-bas une vie sans vieillesse et exempte de la loi commune à tout ce qui respirait ici-bas. L'artifice eût été trop grossier : il fallait s'élancer dans des régions inconnues, et entretenir l'homme de ce qu'il devient quand il n'est plus. Un champ immense était ouvert à l'imposture, et l'on n'avait point à craindre qu'un mort revînt sur la terre accuser ceux qui l'avaient trompé. On pouvait tout feindre, par cela même qu'on ignorait tout. C'est l'enfant qui pleure quand on le sépare pour toujours de sa mère, et qu'on apaise en disant qu'elle va revenir. C'est cette disposition de l'homme à tout croire quand il ne voit rien, à saisir toutes les branches d'espoir quand tout lui échappe, dont le législateur adroit a su profiter pour établir le dogme d'une vie future et l'opinion de l'immortalité de l'ame, dogme qui, en le supposant vrai, ne s'appuie absolument sur rien que sur le besoin que les législateurs ont cru avoir de l'imaginer.

On peut tout débiter sur un pays que personne ne connaît, et d'où personne n'est jamais revenu pour démentir les imposteurs. C'est cette ignorance absolue qui a fait la force des prêtres. Je n'examinerai point ici ce que c'est que l'âme, si elle est distinguée de la matière qui entre dans la composition du corps; si l'homme est double plus que tous

les animaux dans lesquels on ne reconnaît que des corps simples organisés de manière à produire tous les mouvements qu'ils exécutent, et à recevoir toutes les sensations qu'ils éprouvent. Je n'examinerai point non p'as si le sentiment et la pensée produits en nous, et dont l'action se développe ou s'affaiblit suivant que nos organes se développent ou s'altèrent, survivent au corps auquel leur exercice paraît intimement lié, et de l'organisation duquel, mis en harmonie avec le monde, ils semblent n'être qu'un effet; enfin si, après la mort, l'homme pense et sent plus qu'il ne faisait avant de naître. Ce serait chercher ce que devient le principe harmonieux d'un instrument musical quand l'instrument est brisé. Je n'examinerai que le motif qui a déterminé les législateurs anciens à imaginer et à accréditer cette opinion, et les bases sur lesquelles ils l'ont éta-

Les chefs des sociétés et les auteurs des initiations destinées à les perfectionner ont bien senti que la religion ne pouvait servir utilement la législation qu'autant que la justice des dieux viendrait à l'appui de celle des hommes. On chercha donc la cause des calamités publiques dans les crimes des humains. Si le tonnerre grondait aux cieux, c'était Jupiter irrité contre la terre; les maladies qui attaquaient les hommes et les troupeaux, la stérilité des champs et les autres fléaux n'étaient point le résultat de la température de l'air, de l'action du soleil sur les éléments, et des effets physiques, mais des signes non équivoques de la colère des dieux. Tel était le langage des oracles. L'imposture sacerdotale fit tout pour propager ces erreurs qu'elle crut utiles au maintien des sociétés et propres à gouverner les hom-ABRÉGÉ DE L'ORIGINE DE TOUS LES CULTES T. III-3

mes par la peur; mais l'illusion n'était pas complète. Souvent les générations les plus coupables n'étaient pas malheureuses : des peuples justes et vertueux étaient souvent affligés ou détruits. Il en était de même dans la vie particulière, et le pauvre était rarement le plus corrompu. On demandait comme Callimaque, aux dieux, la vertu et un peu de fortune, sans laquelle la vertu a peu d'éclat, et la fortune suivait le plus souvent l'audace et le crime. Il fallait justifier les dieux et absoudre leur justice du reproche. On supposa, soit un péché originel, soit une vie antérieure pour expliquer ce désordre : mais le plus généralement on imagina une vie à venir où la divinité se réservait de mettre tout à sa place, et de punir le vice qui aurait échappé sur la terre au châtiment, et de couronner la vertu qui serait restée ignorée ou avilie et sans recompense. Ainsi la Convention a reconnu l'immortalité de l'âme, sans qu'on soit jusqu'ici d'accord sur cette question: Qu'est-ce que l'âme? Est-elle distinguée du corps? Est-elle matière? Existe-t-il autre chose que de la matière? La matière peutelle penser? Un seul décret a tranché toutes ces difficultés, parce qu'on l'a cru utile à la morale et à la législation, sous Robespierre même, qui voulait aussi de la morale, comme nos prêtres cruels en veulent également. Ce dogme semblait être le lien de tout ordre social, et justifier la Providence divine qui, retranchée dans la vie à venir, y attend les morts. Pour donner de la vraisemblance à cette fiction, les anciens chercherent d'abord à établir en fait qu'il existait dans l'homme, outre le corps mortel, un principe pensant qui était immortel; que ce principe, appelé âme, survivait au corps, quoique rien de tout cela n'ait jamais été prouvé. Ce dogme de l'immortalité de l'âme, né du besoin de la législation, se fonde sur sa matérialité et sur l'éternité de la matière.

Nous avons déjà vu dans notre chapitre troisième que les anciens donnèrent au monde une grande âme et une immense intelligence, dont toutes les âmes et les intelligences particulières étaient émanées. Cette ame était toute matérielle, puisqu'elle était formée de la substance pure du feu Ether ou de l'élément subtil universellement répandu dans toutes les parties animées de la nature, et qui est la source du mouvement de toutes les sphères et de la vie des astres, aussi bien que celles des animaux terrestres. C'est la goutte d'eau qui n'est point anéantie, soit qu'elle se divise par l'évaporation et s'élève dans les airs, soit qu'elle se condense et retombe en pluie, et qu'elle aille se précipter dans le bassin des mers et s'y confondre avec l'immense masse des eaux. Tel était le sort de l'âme dans l'opinon des anciens, et surtout des pythagoriciens.

Tous les animaux, suivant Servius, commentateur de Virgile, empruntent leur chair de la terre, les humeurs de l'eau, la respiration de l'air, et leur instinct du souffle de la divinité. C'est ainsi que les abeilles ont une petite portion de la divinité terrestre; c'est ainsi, en soufflant, que le dieu des Juifs anime l'homme et le limon dont son corps est formé et ce souffle est le souffle de la vie; c'est de Dieu et de son souffle, continue Servius, que tous les animaux, en naissant, tirent leur vie. Cette vie, à la mort, se résout, et rentre dans l'âme du grand tout, et les débris de leur corps dans la matière terrestre.

Ce que nous appelons mort n'est point un anéantissement suivant Virgile, mais une

séparation de deux espèces de matières, dont l'une reste ici-bas et l'autre va se réunir au feu sacré des astres dès que la matière de l'âme a recouvré toute la simplicité et la pureté de la matière subtile dont elle est emanée; auræ simplicis ignem. Car rien, dit Servius, ne se perd dans le grand tout et dans ce feu simple qui compose la substance de l'âme. Il est éternel comme Dieu, ou plutôt il est la Divinité même; et l'âme qui en emane est associée à son éternité, parce que la partie suit la nature du tout. Virgile dit des âmes: Igneus est illis vigor, et cœlestis origo; qu'elles sont formées de ce feu actif qui brille dans les cieux, et qu'elles y retournent après leur séparation d'avec le corps.

On retrouve la même doctrine dans le songe de Scipion. « C'est de là, dit Scipion, en parlant de la sphère des fixes, que les âmes sont descendues, c'est là qu'elles retournent : elles sont émanées de ces feux éternels que l'on nomme astres ou étoiles. Ce que vous appelez la mort n'est que le retour à la véritable vie : le corps n'est qu'une prison dans laquelle l'âme est momentanément enchaînée. La mort rompt ses liens et lui rend sa liberté et sa véritable existence. » Les âmes, dans les principes de cette théologie, sont donc immortelles, parce qu'elles font partie de ce seu intelligent que les anciens appelaient l'âme du monde, répandue dans toutes les parties de la nature, et surtout dans les astres formés de la substance éthérée, qui était aussi celle de nos âmes. C'est de la qu'elles étaient descendues par la génération: c'est là qu'elles retournaient par la mort.

C'est sur cette opinion que furent appuyées

les chimères de la fatalité et les fictions de la métempsycose, du paradis, du purgatoire et de l'enfer.

La grande fiction de la métempsycose, répandue dans tout l'Orient, tient au dogme de l'âme universelle et de l'homogénéité des âmes, qui ne diffèrent entre elles qu'en apparence, et par la nature des corps auxquels s'unit le feu-principe qui compose leur substance, car les âmes des animaux de toute espèce, suivant Virgile, sont un écoulement du feu Ether, et la différence des opérations qu'elles exercent ici-bas ne vient que de celle des vases ou des corps organisés qui reçoivent cette substance, ou, comme dit Servius, le plus ou le moins de perfections de leurs opérations vient de la qualité des corps. Les Indiens, chez qui se trouve surtout établi le dogme de la métempsycose, pensent aussi que l'âme de l'homme est absolument de même nature que celle des autres animaux. Ils disent que l'homme n'a aucune prééminence sur eux du côté de l'âme, mais seulement du côté du corps, dont l'organisation est plus parfaite et plus propre à recevoir l'action du grand Etre ou de l'Univers sur lui. Ils s'appuient de l'exemple des enfants et de celui des vieillards, dont les organes sont encore trop faibles ou déjà trop affaiblis pour que leurs sens aient toute l'activité qui se manifeste dans l'âge viril.

L'âme, dans l'exercice de ses opérations, étant nécessairement soumise à la nature du corps qu'elle anime, et toutes les âmes étant sorties de l'immense réservoir appelé âme universelle, source commune de la vie de tous les êtres, il s'ensuit que cette portion du feu Ether qui anime un homme pouvait animer un bœuf, un lion, un aigle, une ba-

leine ou tout autre animal. L'ordre du destin a voulu que ce fût un homme et tel homme; mais quand l'âme sera dégagée de ce premier corps et retournée à son principe, elle pourra passer dans le corps d'un autre animal, et son activité n'aura d'autre exercice que celui que lui laissera l'organisation du nouveau corps qui la recevra.

Tout le grand ouvrage de la nature se réduisant à des organisations et à des destructions successives, dans lesquelles la même matière est mille fois employée sous mille formes variées, la matière subtile de l'âme, entraînée dans ce courant, porte la vie dans tous les moules qui se présentent à elle.

Ainsi, la même eau, sortie d'un même réservoir, enfile les divers canaux qui lui sont ouverts, et va jaillir en jet et s'épancher en cascade, suivant les routes qui lui sont présentées, pour se confondre plus loin dans un commun bassin, s'évaporer ensuite, former des nuages qui, portés par le vent en diverses contrées, la verseront dans la Seine, dans la Loire ou la Garonne, ou dans la rivière des Amazones, pour se réunir de nouveau dans l'Océan, d'où l'évaporation la retirera encore, afin de suivre le cours d'un ruisseau ou monter en sève sous l'écorce d'un arbre et se distiller en liqueur agréable. Il en était de même du fluide de l'âme, répandu dans ies divers canaux de l'organisation animale, se détachant de la masse lumineuse dont est formée la substance éthérée, porté de là vers la terre par la force génératrice qui se distribue dans tous les animaux, montant et descendant sans cesse dans l'univers, et circulant dans de nouveaux corps diversement organisés. Tel fut le fondement de la métempsycose, qui devint un des grands instruments de la politique des anciens législateurs et des mystagogues. Elle ne fut pas seulement une conséquence de l'opinion philosophique qui faisait l'âme portion de la matière du feu, éternellement en circulation dans le monde; elle fut, dans son application, un des grands ressorts employés pour gouverner l'homme par la superstition.

Parmi les différents moyens que donne Timée, de Locres, pour conduire ceux qui ne peuvent s'élever par la force de la raison et de l'éducation jusqu'à la vérité des principes sur lesquels la nature a posé les bases de la justice et de la morale, il indique les fables sur l'Elysée et le Tartare, et sur tous ces dogmes étrangers qui enseignent « que les « âmes des hommes mous et timides passent « dans le corps des femmes que leur faiblesse « expose à l'injure, celles des meurtriers a dans des corps de bêtes féroces, celles des « hommes lubriques dans des sangliers ou « des pourceaux, celles des hommes légers « et inconstants dans le corps des oiseaux, « celles des fainéants, des ignorants et des « sots, dans le corps des poissons. C'est la « juste Némesis, dit Timée, qui règle ces « peines dans la seconde vie, de concert avec « les dieux terrestres, vengeurs des crimes « dont ils ont été les témoins. Le dieu arbitre « de teute chose leur a confié l'administra-« tion de ce monde inférieur. »

Ces dogmes étrangers sont ceux qui étaient connus en Egypte, en Perse et dans l'Inde sous le nom de métempsycose. Leur but mystagogique est bien marqué dans ce passage de Timée, qui consent qu'on emploie tout, jusqu'à l'imposture et au prestige, pour gouverner les hommes.

Ce précepte n'a malheureusement été que

trop suivi.

C'est de l'Orient que Pythagore apporta cette doctrine en Italie et en Grèce. Ce philosophe, et Platon après lui, enseignèrent que les âmes de ceux qui avaient mal vécu passaient, après leur mort, dans des animaux bruts, afin d'y subir, sous ces diverses formes, le châtiment des fautes qu'ils avaient commises, jusqu'à ce qu'elles fussent réintégrées dans leur premier état. Ainsi, la métempsycose était une punition des dieux.

Manès, fidèle aux principes de cette doctrine orientale, ne se contente pas non plus d'établir la transmigration de l'âme d'un homme dans un autre homme; il prétend aussi que celle des grands pécheurs était envoyée dans des corps d'animaux plus ou moins vils, plus ou moins misérables, et cela à raison de leurs vices et de leurs vertus... Je ne doute pas que ce sectaire, s'il eût vécu de nos jours, n'eût fait passer les âmes de nos abbés commendataires, de nos chanoines et de nos gros moines, dans l'âme des pourceaux, avec qui leur genre de vie donnait tant d'affinité, et qu'il n'eût regarde notre Eglise, avant la Révolution, comme une véritable Circé. Mais nos docteurs ont un grand soin de proscrire la métempsycose. Ils nous ont fait grâce de cette fable; ils se sont contentés de nous faire rôtir après la mort. L'évêque Synésius ne fut pas si généreux, car il prétendit que ceux qui avaient négligé de s'attacher à Dieu seraient obligés, par la loi du destin, de recommencer un nouveau genre de vie tout contraire au précédent, jusqu'à ce qu'ils fussent repentants de leurs péchés. Cet évêque tenait encore aux dogmes de la théologie que Timée appelle des dogmes étrangers ou barbares. Les Simoniens, les Valentiniens, les Basilidiens, les Marcionistes, en général tous les gnostiques, professèrent aussi la même opinion sur la métempsycose.

Cette doctrine était si ancienne et si universellement répandue en Orient, dit Burnet,
qu'on croirait qu'elle est descendue du ciel,
tant elle paraît sans père, sans mère et sans
généalogie. Hérodote la trouva établie chez
les Egyptiens, et cela dès la plus haute antiquité. Elle fait aussi la base de la théologie
des Indiens, et le sujet des métamorphoses
et des incarnations fameuses dans leurs
légendes.

La métempsycose est reçue presque partout au Japon: aussi les habitants du pays ne vivent guère que de végétaux, dit Kæmpfer. Elle est aussi un dogme des Talapoins ou des religieux de Siam, et des Tao-Sée à la Chine. On la trouve chez les Kalmouks et les Mogols. Les Tibétans font passer les âmes jusque dans les plantes, dans les arbres et dans les racines; mais ce n'est que sous la forme d'homme qu'elles peuvent mériter et passer par des révolutions plus heureuses jusqu'à la lumière primitive, où elles seront rendues. Les Manichéens avaient aussi des métamorphoses en courges et en melons. C'est ainsi qu'une métaphysique trop subtile et un raffinement de mysticité ont conduit les hommes au délire.

Le but de cette doctrine était d'accoutumer l'homme à se détacher de la matière grossière à laquelle il est lié ici-bas, et de lui faire désirer un prompt retour vers le lieu d'où les âmes étaient primitivement descendues. On effrayait l'homme qui se livrait

à des passions désordonnées, et on lui faisait craindre de passer un jour par ces métamorphoses humiliantes et douloureuses, comme on nous effraye par la crainte des chaudières de l'enfer. C'est pour cela qu'on enseignait que les âmes des méchants passaient dans des corps vils et misérables; qu'elles étaient attaquées de maladies cruelles, afin de les châtier et de les corriger; que celles qui ne se convertissaient pas après un certain nombre de révolutions étaient livrées aux furies et aux mauvais génies pour être tourmentées; après quoi elles étaient renvoyées dans le monde comme dans une nouvelle école, et obligées de courir une nouvelle carrière.

Ainsi, on voit que tout le système de la métempsycose porte sur le besoin que l'on crut avoir de contenir les hommes durant cette vie par la crainte de ce qui leur arrivera après la mort, c'est-à-dire sur une grande imposture politique et religieuse. Le temps nous a affranchis de cette erreur. La base sur laquelle elle porte, ou le dogme de l'immortalité, aura le même sort quand on sera assez éclairé pour ne pas croire au besoin de cette fiction pour contenir les hommes. Le dogme du Tartare et celui de l'Elysée prirent naissance du même besoin; aussi sont-ils liés ensemble, dans Timée, comme un des plus sûrs moyens de conduire l'homme vers le bien. Il est vrai que Timée ne conseille ce remède que pour les maux désespérés et qu'il le compare à l'usage des poisons en medecine. Malheureusement pour notre espece, on a mieux aimé prodiguer le poison qu'administrer les remèdes qu'une sage éducation, fondée sur les principes de la raison éternelle, peut nous fournir.

« Quant à celui qui est indocile et rebelle à

« la voix de la sagesse, dit Timée, que les « punitions dont le menacent les lois tombent « sur lui. »

Jusqu'ici il n'y a rien à dire. Mais Timée ajoute:

« Qu'on l'effraye même par les terreurs « religieuses qu'impriment ces discours « où l'on peint la vengeance qu'exercent « les dieux célestes, et les supplices inévia tables réservés aux coupables dans les « enfers, ainsi que les autres fictions qu'a « rassemblées Homère, d'après les anciennes « opinions sacrées; car, comme on guérit « quelquefois le corps par des poisons quand « le mal ne cède pas à des remèdes plus « sains, on contient également les esprits par « des mensonges lorsqu'on ne peut les con-« tenir par la vérité. » Voilà un philosophe qui nous donne ingénûment son secret, qui est celui de tous les anciens législateurs et des prêtres; ceux-ci ne diffèrent de lui que parce qu'ils ont moins de franchise. J'avoue que mon respect profond pour la vérité et pour mes semblables m'empêche d'être de leur avis, qui est cependant celui de tous ceux qui disent qu'il faut un enfer pour le peuple, ou autrement qu'il lui faut une religion et la croyance aux peines à venir, et l'immortalité de l'âme. Cette grande erreur ayant été celle de tous les sages de l'antiquité qui ont voulu gouverner les hommes, celle de tous les chefs des sociétes et des religions, comme elle est encore celle de nos jours, examinons où elle les a conduits et quels moyens ils ont pris pour la propager.

Une fois que les philosophes et les législateurs eurent imaginé cette grande fiction politique, les poêtes et les mystagogues s'en emparèrent et cherchèrent à l'accréditer dans l'esprit des peuples, en la consacrant, les uns dans leurs chants, les autres dans la célébration de leurs mystères. Ils les revêtirent des charmes de la poésie et les entourèrent du spectacle et des illusions magiques. Tous s'unirent ensemble pour tromper les hommes, sous le spécieux prétexte de les rendre meilleurs et de les conduire plus aisément.

Le champ le plus libre fut ouvert aux fictions, et le genie des poëtes, comme celui des pretres, ne tarit plus lorsqu'il s'agit de peindre, soit les jouissances de l'homme vertueux après sa mort, soit l'horreur des affreuses prisons destinées à punir le crime. Chacun en fit un tableau à sa manière, et chacun voulut enchérir sur les descriptions qui avaient déjà été faites avant lui de ces terres inconnues, de ce monde de nouvelle création que l'imagination poétique peupla d'ombres, de chimères et de fantômes, dans la vue d'effrayer le peuple; car on crut que son esprit se familiariserait peu avec les notions abstraites de la morale et la métaphysique. L'Elysée et le Tartare plaisaient plus et frappaient davantage: on fit donc passer sous les yeux de l'initié successivement les ténèbres et la lumière. La nuit la plus obscure, accompagnée de spectres effrayants, était remplacée par un jour brillant, dont l'éclat environnait la statue de la divinité.

On n'approchait qu'en tremblant de ce sanctuaire, où tout était préparé pour donner le spectacle du Tartare et de l'Elysée. C'est dans ce dernier séjour que l'initié, enfin introduit, apercevait le tableau de charmantes prairies qu'éclairait un ciel pur : là, il entendait des voix harmonieuses et les chants majestueux des chœurs sacrés. C'est alors que, devenu absolument libre et affranchi de tous les maux, il se mêlait à la foule des initiés, et que, la tête couronnée de fleurs, il célébrait les saintes orgies avec eux.

Ainsi les anciens représentaient ici-bas, dans leurs initiations, ce qui devait, disaiton, un jour arriver aux âmes lorsqu'elles seraient dégagées du corps et tirées de la prison obscure dans laquelle le destin les avait enchaînées en les unissant à la matière terrestre. Dans les mystères d'Isis, dont Apulée nous a donné les détails, on faisait passer le récipiendaire par la région ténébreuse de l'empire des morts; de là dans une autre enceinte qui représentait les éléments, et enfin il était admis dans la région lumineuse, où le soleil le plus brillant faisait évanouir les ténèbres de la nuit, c'est-à-dire dans les trois mondes, terrestre, élémentaire et céleste.

« Je me suis, disait l'initié, approché des « confins de la mort, ayant foulé aux pieds « le seuil de Proserpine; j'en suis revenu à « travers tous les éléments. Ensuite j'ai vu « paraître une lumière brillante, et je me « suis trouvé en présence des dieux. » C'était là l'autopsie. L'Apocalypse de Jean en est un exemple.

Ce que la mystagogie mettait en spectacle dans les sanctuaires, la poésie et même la philosophie dans leurs fictions l'enseignaient publiquement aux hommes : de là sont nées les descriptions de l'Elysée et du Tartare que l'on trouve dans Homère, dans Vingile et dans Platon, et celles que toutes les théologies nous ont données, chacune à sa manière.

Jamais on n'eut de la terre et des habitants une description aussi complète que celle que les anciens nous ont laissée de ces pays de nouvelle création, connus sous le nom d'Enfer, de Tartare et d'Elysée; ces mêmes hommes, si bornés dans leurs connaissances géographiques, sont entrès dans les détails les plus circonstanciés sur le séjour qu'habitent ses âmes après la mort, sur le gouvernement de chacun des deux empires qui se partagent le domaine des ombres, sur les mœurs, sur le régime de vie, sur les peines et les plaisirs, sur le costume même des habitants de ces deux régions. La même imagination poétique qui avait enfanté ce nouveau monde enfit avec autant de facilité la distribution et en figura arbitrairement le plan.

Socrate, dans le Phédon de Platon, ouvrage destiné à établir le dogme de l'immortalité de l'âme et la nécessité de pratiquer les vertus, parle du lieu où se rendent les âmes après la mort. Il imagine une espèce de terre éthérée, supérieure à celle que nous habitons, et placée dans une région toute lumineuse: c'est ce que les chrétiens appellent le ciel, et l'auteur de l'Apocalypse, la Jérusalem céleste. Notre terre ne produit rien de comparable aux merveilles de cette habitation sublime : les couleurs y ont plus de vivacité et plus d'éclat; la végétation y est infiniment plus active; les arbres, les fleurs, les fruits, y ont un degré de perfection de beaucoup supérieur à celle qu'ils ont ici-bas.

Les pierres précieuses, les jaspes, les sardoines, y jettent un éclat infiniment plus brillant que les nôtres, qui ne sont que le sédiment et la partie la plus grossière qui s'en est détachée. Ces lieux sont semés de

perles d'une eau très pure; partout l'or et l'argent y éblouissent les yeux, et le spectacle que cette terre présente ravit l'œil de ses heureux habitants. Elle a ses animaux beaucoup plus beaux et d'une organisation plus parfaite que les nôtres. L'élément de l'air en est la mer, et le fluide de l'Ether y tient lieu d'air. Les saisons y sont si heureusement tempérées, qu'il n'y règne jamais de maladies. Les temples y sont habités par les dieux euxmêmes. Les hommes conversent et se mêleni avec eux. Les habitants de ce délicieux sé jour sont les seuls qui voient le soleil, la lune et les astres tels qu'ils sont réellement, et sans que rien altère la pureté de leur lumière.

On voit que la féerie a créé cet Elysée pour amuser les grands enfants et leur inspirer le désir d'aller un jour l'habiter; mais la vertu seule doit y donner entrée.

Ainsi ceux qui se seront distingués par leur piété et par l'exactitude à remplir tous les devoirs de la vie sociale passeront dans ces demeures quand la mort les aura affranchis des liens du corps, et tirés de ce lieu ténébreux où la génération a précipité nos âmes. Là se rendront tous ceux que la philosophie aura dégagés des affections terrestres, et purgés des souillures que l'âme contracte par son union à la matière. « C'est donc une raison, conclut Socrate, de donner tous nos soins ici-bas à l'étude de la sagesse, à la pratique de toutes les vertus. Les espérances qu'on nous propose sont assez grandes pour courir les chances de cette opinion, et pour n'en pas rompre les charmes. » Voilà le but de la fiction bien marqué; voilà le secret des législateurs et le charlatanisme des philosophes les plus renommés.

Il en fut de même de la fable du Tartare, destinée à effrayer le crime par la vue des supplices de la vie future. On suppose que cette terre n'offre pas partout le même spectacle, et que toutes ses parties ne sont pas de même nature, car elle a des gouffres et des abîmes infiniment plus profonds que ceux que nous connaissons. Ces cavernes se communiquent entre elles dans les entrailles de la terre par des sinuosités vastes et ténébreuses, et par des canaux souterrains dans lesquels coulent des eaux, les unes froides, les autres chaudes; ou des torrents de feu qui s'y précipitent; ou un limon épais qui glisse lentement. La plus grande de ces ouvertures est ce qu'on nomme Tartare; c'est dans cet immense abîme que s'engouffrent tous ces fleuves, qui en sortent ensuite par une espèce de flux et de reflux, semblable à celui de l'air qu'aspirent et rendent nos poumons. On y remarque quatre fleuves principaux, comme dans le paradis de Moise. L'un d'eux est l'Acheron, qui forme sous la terre un immense marais dans lequel les âmes des morts vont se rassembler. Un autre, c'est le Pyriphlégéton, roule des torrents de soufre enflammé. La est le Cocyte, plus loin le Styx. C'est dans ce séjour affreux que la justice divine tourmente les coupables par toutes sortes de supplices. On trouve à l'entrée l'affreuse Tisiphone, couverte d'une robe ensanglantée, qui, nuit et jour, veille à la garde de la porte du Tartare. Cette porte est encore défendue par une énorme tour, ceinte d'un triple mur que le Pyriphlégéton environne de ses ondes brûlantes, dans lesquelles il roule avec bruit des quartiers de rochers embrasés. Lorsqu'on approche de cet horrible séjour, l'on entend les coups de fouet qui déchirent le corps de ces malheureux : leurs

gémissements plaintifs se mêlent au bruit des chaînes qu'ils traînent. On y voit une hydre effrayante par ses cent têtes, qui est toujours prête à dévorer de nouvelles victimes. Là un cruel vautour se repaît des entrailles toujours renaissantes d'un fameux coupable; d'autres poussent avec effort un énorme rocher qu'ils sont chargés de fixer sur le sommet d'une haute montagne; à peine approche-t-il du but, qu'aussitôt il roule avec fracas au fond du vallon, et il oblige ces malheureux à recommencer un travail toujours inutile. Là un autre coupable est attaché sur une roue qui tourne sans cesse, sans qu'il puisse espérer de repos dans sa douleur.

Plus loin est un malheureux condamné à une faim et à une soif qui éternellement le dévorent, quoique placé au milieu des eaux et sous des arbres chargés de fruits. Au moment où il se baisse pour boire, l'onde fugitive s'échappe de sa bouche, et il ne trouve entre ses levres qu'une terre aride ou un limon fangeux. Etend-il la main pour prendre un fruit, la branche perfide se relève, et s'abaisse dès qu'il la retire, afin d'irriter sa faim. Plus loin, cinquante filles coupables sont condamnées à remplir un tonneau percé de mille trous, et dont l'eau s'échappe de toutes parts. Il n'est pas de genres de supplices que le génie fécond des mystagogues n'ait imaginé pour intimide les hommes, sous prétexte de les contenir, ou plutôt pour les assujettir et les livrer au despotisme des gouvernements, car ces fictions ne sont pas restées dans la classe des romans ordinaires: malheureusement on les a liées à la morale et à la politique.

Ces tableaux effrayants étaient peints sur

les murs du temple de Delphes. Ces récits entraient dans l'education que les nourrices et les mères crédules donnaient à leurs enfants; on leur parle de l'enfer comme on leur parle de revenants et de loups-garous. On rendit leurs âmes timides et faibles, car on sait combien sont fortes et durables les premières impressions, surtout quand l'opinion générale, l'exemple et la crédulité des autres. l'autorité des grands philosophes tels que Platon, des poëtes célèbres, tels qu'Homère et Virgile, un hiérophante respectable, des cérémonies pompeuses, d'augustes mystères célébres dans le silence des sanctuaires; lorsque les monuments des arts, les statues, les tableaux, enfin, que tout se réunit pour inspirer par tous les sens une grande erreur, que l'on décore du nom imposant de vérité sacrée, révélée par les dieux eux-mêmes, et destinée à faire le bonheur des hommes.

Un jugement solennel et terrible décidait du sort des âmes, et le code sur lequel on devait être jugé avait été rédigé par les législateurs et les prêtres d'après les idées du juste et de l'injuste qu'ils s'étaient formées, et d'après le besoin des sociétés et surtout de ceux qui les gouvernaient. Ce n'était point au hasard, dit Virgile, qu'on assignait aux âmes les diverses demeures qu'elles devaient habiter aux enfers. Un arrêt toujours juste décidait de leur sort.

Les âmes, après la mort, se rendaient dans un carrefour d'où partaient deux chemins, l'un à droite et l'autre à gauche; le premier conduisait à l'Elysée, et le second au Tartare. Ceux qui avaient obtenu un jugement favorable passaient à droite et les coupables à gauche. Cette fiction sur la droite et sur la gauche a été copiée par les chrétiens dans

leur fable du grand jugement, auquel Christ doit présider à la fin du monde. Il dit aux bienheureux de passer à sa droite, et aux damnés de passer à sa gauche; et certainement ce n'est pas Platon qui a copié l'auteur de la légende de Christ, à moins qu'on ne le fasse aussi prophète. Cette fiction sur la droite et sur la gauche tient au système des deux principes. La droite était attribuée au bon principe, et la gauche au mauvais. Cette distinction de la droite et de la gauche est aussi dans Virgile. On y voit également le fameux carrefour aux deux chemins, dont l'un, c'est celui de la droite, conduit à l'Elysée; et l'autre, ou celui de la gauche, conduit au lieu des supplices ou au Tartare. Je fais cette remarque pour ceux qui croient l'Evangile un ouvrage inspiré, si tant il est que de pareils hommes osent me lire.

C'était dans ce carrefour que se rendaient les âmes des morts pour comparaître devant le grand juge. A la fin des siècles, la terrible trompette se faisait entendre et annonçait le passage de l'univers à un nouvel ordre de choses. Mais il y avait aussi un jugement à la mort de chaque homme. Minos siégeait aux enfers et remuait l'urne fatale. A ses côtés étaient placées les Furies vengeresses, et la troupe des génies malfaisants, chargés de l'exécution de ces terribles arrêts. On associa à Minos deux autres juges, Faque et Rhadamante, et quelquefois Triptcième, fameux dans les mystères de Cérès, où l'on enseignait la doctrine des récompenses et des peines.

Les Indiens ont leur Zomo, ou, selon d'autres, Jamen, qui faisait aussi la fonction de juge aux enfers. Les Japonais, sectateurs de Buda, le reconnaissaient également pour

juge des morts. Les Lamas ont Erlik-Kan, despote souverain des enfers et juge des âmes.

Une vaste prairie occupait le milieu de ce carrefour où Minos siégeait, et où se rassemblaient les morts. Les mages, qui imaginèrent aussi une semblable prairie, disaient qu'elle était toute semée d'asphodèles. Les Juifs avaient leur vallée de Josaphat. Chacun fit sa fable; mais tous ont oublié qu'une vérité enveloppée de mille mensonges perd bientôt sa force, et que quand même le dogme des récompenses et des peines serait vrai, le merveilleux le rendrait incroyable.

Les morts étaient conduits à ce redoutable tribunal par leur ange gardien; car la théorie des anges gardiens n'est pas nouvelle; elle se retrouve chez les Perses, chez les Chaldéens. C'était le génie familier qui en tenait lieu chez les Grecs. Cet ange gardien, qui avait été le surveillant de toute leur conduite, ne leur permettait d'emporter avec eux que leurs bonnes et leurs mauvaises actions. On appelait ce lieu divin, où les âmes se réunissaient pour être jugées, le Champ de la Vérité, sans doute parce que toute vérité y était révélée et qu'aucun crime n'échappait à la connaissance du grand juge. On ne voit rien dans cette fiction qui n'ait été copié par les chrétiens, dont les docteurs, pour la plupart, furent Platoniciens. Jean donne l'épithète de fidèle et de véritable au grand-juge dans l'Apocalypse. Là, il est impossible de mentir, comme le dit Platon. Virgile nous assure pareillement que Rhadamante contraint les coupables d'avouer les crimes qu'ils ont commis sur la terre, et dont ils s'étaient flattés de dérober la connaissance aux mortels. C'est ce que disent en

d'autres termes les chrétiens, lorsqu'ils enseignent qu'au jour du jugement toutes les consciences seront dévoilées et que tout sera mis au grand jour. C'est là effectivement ce qui arrivait à ceux qui comparaissaient devant le tribunal établi dans le champ de la Vérité.

On peut distinguer les hommes en trois classes, les uns ont une vertu épurée et une âme affranchie de la tyrannie des passions: c'est le plus petit nombre. Ce sont là les élus. car beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. D'autres ont l'âme souillée des plus noirs forfaits: ce nombre heureusement n'est pas encore le plus grand. Il en est d'autres. et c'est le plus grand nombre, qui ont les mœurs communes : demi-vertueux, demi-vicieux, ils ne sont dignes ni des récompenses brillantes de l'Elysée, ni des supplices affreux du Tartare. Cette triple division que nous présente naturellement l'ordre social est donnée par Platon dans son Phédon, où il distingue trois espèces de morts, qui comparaissent au tribunal redoutable des enfers. On la trouve aussi dans Plutarque, qui traite le même sujet et qui disserte sur l'état des âmes après la mort, dans sa réponse aux Epicuriens. C'est là que les chrétiens, qui, comme nous l'avons déjà observé, n'ont rien inventé, ont emprunté leur paradis, leur enfer et leur purgatoire, qui tient le milieu entre les deux premiers, et qui est pour ceux dont la conduite tient aussi une espèce de milieu entre celle des hommes très vertueux et celle des hommes très criminels.

En effet, comme on peut distinguer naturellement trois degrés dans la manière de vivre des hommes, et qu'entre les très grands crimes et les plus sublimes vertus il v a des mœurs ordinaires, où le vice et la vertu se mêlent sans avoir rien l'un et l'autre de bien saillant, la justice divine, pour rendre à chacun ce qui lui appartenait, a dû faire la même distinction entre ces différentes manières de traiter ceux qui paraissaient devant son tribunal et les divers lieux où elle envoyait les morts qu'elle avait jugés. Voilà encore les chrétiens copistes.

« Lorsque les morts, dit Platon, sont arri-« vés dans le lieu où le génie familier de « chacun l'a conduit, on commence d'abord « par juger ceux qui ont vécu conformément « aux règles de l'honnêteté, de la piété et de « la justice, ceux qui s'en sont absolument « écartés, et ceux qui ont tenu une espèce « de milieu entre les uns et les autres. » Les Juifs supposent que Dieu a trois livres qu'il ouvre pour juger les hommes : le livre de vie pour les justes, le livre de mort pour les méchants, et le livre des hommes qui tiennent le milieu. C'était d'après l'examen le plus sévère des vertus et des vices que le juge prononçait, et il apposait un sceau sur le front de celui qu'il avait jugé. Cette fiction platonicienne se trouve encore dans l'ouvrage d'initiation aux mystères de l'agneau chez les chrétiens, ou dans l'Apocalypse. On remarque, en effet, parmi la foule des morts, que les uns, ce sont les damnés, portent sur le front le sceau de la bête infernale ou du génie des ténèbres, et que les autres sont marqués au front du signe de l'agneau, ou du génie de la lumière.

Les jugements étaient réglés sur le code social en grande partie, et c'est en cela que la fiction avait un but vraiment politique. Le grand juge récompensait les vertus que les sociétés ont intérèt d'encourager, et punissait les vices qu'elles ont intérêt de proscrire. Si les religions se fussent bornées là, elles n'auraient pas autant dégradé qu'elles l'ont fait la raison humaine, et on leur pardonnerait presque l'artifice en faveur de l'utilité du but. On sait gré à Esope de ses fables, à cause de leur but moral, et on ne peut l'accuser d'imposture, puisque les enfants mêmes ne s'y laissent pas tromper; au lieu que les fables de l'Elysée et du Tartare sont crues à la lettre par beaucoup d'hommes, qu'elles tiennent dans une enfance éternelle.

Chez les Grecs et chez les Romains, cette grande fable sacerdotale avait pour but de maintenir les lois, d'encourager le patriotisme et les talents utiles à l'humanité, par l'espoir des récompenses de l'Elysée, et d'écarter les crimes et les vices du sein des sociétés par la crainte des supplices du Tartare. On peut dire que c'est surtout chez eux qu'elle a dù produire de bons effets, quoique l'illusion n'en ait pas été durable, puisque du temps de Cicéron les vieilles femmes refusaient déjà d'y croire.

On excluait de l'Elysée tous ceux qui n'avaient pas cherché à étouffer une conspiration naissante, et qui, au contraire, l'avaient fomentée. Nos honnêtes gens, qui réclament sans cesse la religion de leurs pères, c'est-à-dire leurs anciens priviléges, et nos prêtres d'aujourd'hui en seraient exclus, eux qui se trouvent à la tête de toutes les conspirations tramées contre leur patrie; qui livrent au fer des ennemis du dehors et aux poignards de ceux du dedans leurs concitoyens, et qui se liguent avec toute l'Europe conjurée contre le sol qui les a vus naître.

Ce sont des crimes dans tous les pays: chez aux, ce sont des vertus que le grand juge doit récompenser. On excluait aussi de l'Elysée tous les citoyens qui s'étaient laissé corrompre, qui avaient livré à l'ennemi une place, qui lui avaient fourni des vaisseaux, des agrès, de l'argent, etc.; ceux qui avaient précipité leurs concitoyens dans la servitude et qui leur avaient donné un maître. Ce dernier dogme était celui qu'avaient imaginé les Etats libres, et ne doit certainement pas sa naissance aux prêtres, qui ne veulent que des esclaves et des maîtres dans les sociétés.

La philosophie, dans la suite, chercha dans ces fictions un frein au despotisme lui-même, qui les avait imaginées dans les premiers temps. Platon place dans le Tartare les tyrans féroces, tels qu'Ardiée de Pamphylie, qui avait massacré son père, vieillard respectable, un frère aîné, qui s'était souillé d'une foule d'autres crimes. Les chrétiens ont mieux traité Constantin, couvert de semblables forfaits, mais qui protégea leur secte. L'âme conservait après la mort toutes les flétrissures des crimes qu'elle avait commis, et c'était d'après ces taches que le grandjuge prononçait. Platon observe avec raison que les âmes les plus flétries étaient presque toujours celles des rois et de tous les dépositaires d'une grande puissance. Tantale, Tityus, Sisyphe, avaient été des rois sur la terre, et aux enfers ils étaient les premiers coupables et ceux que l'on punissait des plus affreux supplices.

Mais les rois ne furent jamais dupes de ces fictions; elles ne les ont pas empêchés de tyranniser les peuples, non plus que les papes d'être vicieux et les prêtres de tromper,

quoique l'imposture et le mensonge dussent être punis aux enfers, car les imposteurs, les parjures, les scélérats, les impies. etc., étaient bannis de l'Elysée. Virgile nous fait l'énumération des principaux forfaits dont la justice divine tirait vengeance dans le Tartare. Ici, on voit un frère qu'une haine cruelle a armé contre son propre frère, un fils qui a maltraité son père, un patron qui a trompé son client, un avare, un égoïste, et ces derniers forment le plus grand nombre. Plus loin on aperçoit un infâme adultère, un esclave infidèle, un citoyen qui s'est armé contre ses concitoyens. Celui-ci a vendu à prix d'argent sa patrie; celui-là s'est fait payer pour faire passer ou rapporter des lois.

On voit ailleurs un père incestueux qui a souillé le lit de sa fille, des épouses cruelles qui ont égorgé leurs époux, et partout on y punit l'homme qui a bravé la justice et les dieux. On remarque, en général, que les auteurs de ces fictions ne prononcèrent d'abord de peines que contre les crimes qui blessent l'humanité et qui nuisent au bien de la société, dont le perfectionnement et le bonheur étaient le grand but de l'initiation. Minos punissait aux enfers les mêmes crimes qu'il aurait autrefois punis sur la terre, d'après les sages lois des Crétois, en supposant qu'il ait jamais régné sur ces peuples.

Si les crimes de religion furent aussi punis, c'est que, la religion étant regardée comme un devoir et comme le principal lien de l'ordre social dans le système de ces législateurs, l'irréligion devait nécessairement être mise au nombre des plus grands crimes dont les dieux dussent tirer vengeance. Ainsi, l'on enseignait au peuple que le grand crime de ces fameux coupables était de n'avoir pas fait assez de cas des mystères d'Eleusis; que celui de Salmonée était d'avoir voulu imiter la foudre de Jupiter; et celui d'Ixion, d'Orion, de Tityus, d'avoir voulu faire violence à des déesses car les dieux, comme les hommes, ne souffrent pas qu'on rivalise avec eux.

La fiction de l'Elysée concourait, avec celle du Tartare, au même but moral et politique. Virgile place dans l'Elysée les braves défenseurs de la patrie, qui sont morts en combattant pour elle, ceux que nos prêtres d'aujourd'hui font égorger, tant ils ont perverti l'esprit des anciennes initiations. On y trouve à côté d'eux les inventeurs des arts, les auteurs de découvertes utiles, et, en général, tous ceux qui ont bien mérité des hommes et qui ont acquis des droits au souvenir et à la reconnaissance de leurs semblables. C'est pour fortifier cette idée qu'on imagina l'apothéose, dont la flatterie ensuite abusa; c'est pour cela qu'on enseignait dans les mystères qu'Hercule, Bacchus et les Dioscures n'étaient que des hommes qui, par leurs vertus et leurs services, étaient arrivés au séjour de l'immortalité. Là, Scipion fut placé par la reconnaissance des Romains, et leurs descendants libres pourraient y placer aussi le Scipion des Français,

Comme poëte, Virgile y donne une place distinguée à ceux qu'Apollon inspire, et qui, en son nom, rendent les oracles de la morale autant que ceux de la divination. Cicéron, en homme d'Etat qui aimait tendrement sa patrie, en assigne aussi une à ceux qui se seront signalés par leur patriotisme, par la sagesse avec laquelle ils auront gouverné les Etats, ou par le courage qu'ils auront

développé en les sauvant; aux amis de la justice, aux bons fils, aux bons parens, et surtout aux bons citoyens. Le soin, dit l'orateur romain, qu'un citoyen prend du bonheur de sa patrie rend facile à son âme son retour vers les dieux et vers le ciel, sa véritable patrie. Voilà une institution et des dogmes bien propres à encourager le patriotisme et tous les talents utiles à l'humanité. C'est l'homme qui sert bien la société que l'on récompense ici, et non pas le moine oisif qui s'en isole, et qui en devient le fardeau et la honte.

Dans l'Elysée de Platon, c'est la bienfaisance et la justice qui sont récompensées. On y voit le juste Aristide: il est du petit nombre de ceux qui, revêtus d'un grand pouvoir, n'en ont jamais abusé, et qui ont administré avec une scrupuleuse intégrité tous les emplois qui leur ont été confiés. La piété et surtout l'amour de la vérité et ses recherches y ont les droits les plus sûrs et les plus sacrés. Platon, néanmoins, a donné trop d'extension à cette idée, qu'on peut regarder comme le germe de tous les abus que la mysticité a introduits dans l'ancienne fiction sur l'Elysée. En effet, il y donne une place distinguée à celui qui vit avec soi-même et qui ne s'immisce point dans les affaires publiques, mais qui, uniquement occupé d'épurer son âme des passions, ne soupire qu'après la connaissance de la vérité, s'affranchit des erreurs qui aveuglent les autres hommes, méprise les biens qu'ils estiment, et met toute son étude à former son âme aux vertus.

cette opinion que les anciens eurent de la prééminence de la philosophie et du besoin que l'homme a d'épurer son âme pour contem-

pler la vérité et pour entrer en commerce avec les dieux, est de beaucoup antérieure à Platon; elle fut empruntée de la mysticité orientale par Pythagore, et ensuite par Platon. C'est en abusant de cette doctrine que les cerveaux faibles, sous prétexte d'une plus grande perfection, se sont isolés de la société, et ont cru, par une contemplation oisive, mériter l'Elysée, qui, jusque-là, n'avait été promis qu'aux talents utiles et à l'exercice des vertus sociales. Telle a été la source de l'erreur qui a substitué des ridicules à des vertus, et l'égoisme du solitaire au patriotisme du citoyen. L'initiation n'allait pas originairement jusque-là : ce fut l'ouvrage d'une philosophie raffinée.

Cette étude perpétuelle que mettait le philosophe à séparer son âme de la contagion de son corps et à s'affranchir des passions, afin d'être plus libre et plus léger au moment de partir pour l'autre vie, a dégénéré en abstractions de la vie contemplative, et a engendré toutes les vertus chimériques connues sous le nom de célibat, d'abstinences, de jeûnes, dont le but était d'affaiblir le corps pour lui donner moins d'action sur l'âme.

Ce fut cette perfection prétendue qui, prise faussement pour de la vertu, fit évanouir celle-ci, et mit à sa place des pratiques ridicules, auxquelles furent accordées les plus brillantes faveurs de l'Elysée. La religion chrétienne est une des preuves les plus complètes de cet abus, ainsi que toutes celles de l'Inde.

Le jugement une fois rendu d'après la comparaison faite de la conduite de chacun des morts avec le code sacré de Minos, les âmes vertueuses passaient à droite, sous la conduite de leur bon ange ou du génie familier; elles tenaient la route qui conduisait à l'Elysée et aux îles Fortunées; les âmes coupables de grands crimes, entraînées par le génie malfaisant qui leur avait conseillé le
mal, passaient à la gauche et tenaient la
route du Tartare, portant derrière leur dos
la sentence qui contenait l'énumération de
leurs crimes. Enfin, celles dont les vices n'étaient pas incurables allaient dans un purgatoire passager, et leurs supplices tournaient
à leur profit : c'était le seul moyen d'expier
leurs fautes. Les autres, au contraire, livrées
à des tourments éternels, étaient destinées à
servir d'exemple : c'était le seul avantage
que l'on retirât de leur supplice.

Parmi ceux que l'on punit, dit Platon, il en est qui, par l'énormité de leurs crimes, sont réputés incurables, tels que les sacriléges, les assassins et tous ceux qui sont noircis par d'atroces forfaits. Ceux-là sont, comme ils le méritent, précipités dans le Tartare, d'où ils ne sortiront jamais. Mais ceux qui se trouvent avoir commis des péchés, grands à la vérité, mais pourtant dignes de pardon (voilà nos péchés véniels), ceux-là sont aussi envoyés dans les prisons du Tartare, mais pour une année seulement, après lequel temps les flots les rejettent, les uns par le Cocyte, et les autres par le Péryphlegéton.

Lorsqu'une fois ils se sont rendus près du marais d'Achéron, ils sollicitent à grands cris leur grâce de la part de ceux à qui ils ont nui; ils les invoquent, afin d'obtenir d'eux la liberté de débarquer dans le marais et d'y être reçus. S'ils réussissent à les fléchir, ils y descendent; là finissent leurs tourments; autrement ils sont repoussés de nouveau dans le Tartare, et de là rejetés dans les

fleuves. Ce genre de supplice ne finit pour eux que lorsqu'ils sont venus à bout de fléchir ceux qu'ils ont outragés : tel est l'arrêt porté contre eux par le juge redoutable.

Virgile parle également des peines expia-toires que devaient subir ceux qui n'étaient pas assez purs pour entrer dans l'Elysée. Ces purifications étaient douloureuses pour les mânes et de véritables supplices. Il suppose que les âmes, en sortant du corps, étaient rarement assez purifiées pour se réunir au feu Ether dont elles étaient émanées. Leur commerce avec la matière terrestre les avait obligées de se charger de parties hétérogènes dont elles devaient se dépouiller avant de pouvoir se confondre avec leur élément primitif. Tous les moyens connus de purification étaient donc employés: l'eau, l'air et le feu. Les unes étaient exposées à l'action du vent qui les agitait; les autres plongées dans des bassins profonds pour s'y laver de leurs souillures; d'autres passaient par un feu épuratoire. Chaque homme éprouvait dans ses mânes une espèce de supplice, jusqu'à ce qu'il meritat d'être admis dans les champs brillants de l'Elysée; mais très peu obtenaient ce bonheur. Voilà bien un purgatoire pour les âmes qui n'avaient pas été précipitées dans le Tartare, et qui pouvaient espérer d'entrer un jour dans le séjour de la lumière et de la félicité: voilà encore les chrétiens convaincus de n'être que les copistes des anciens philosophes et des théologiens païens.

On a remarqué, dans le passage de Platon, que l'on pouvait abréger la durée de ces supplices préparatoires en fléchissant par des prières ceux qu'on avait outragés. Dans le système des chrétiens, le premier outragé,

c'était Dieu; il fallait donc chercher à le fléchir; et les prêtres, intermédiaires avoués de la divinité, se chargèrent de cette commission en se faisant payer. Voilà le secret de l'Eglise, la source de ses immenses richesses. Aussi leur Dieu répète-t-il souvent : Gardez-vous de paraître devant moi les mains vides.

C'est ainsi que les prêtres et les églises se sont enrichis par des donations pieuses; que les institutions monastiques se sont multipliés aux dépens des familles dépouillées par la religieuse imbécillité d'un parent et par les friponneries des prêtres et des moines. Partout l'oisiveté monacale s'engraissa de la substance des peuples, et l'Eglise, si pauvre dans son origine, exploita assez avantageusement le domaine du purgatoire pour n'avoir plus rien à redouter de l'indigence des premiers siècles, et pour insulter même par son luxe à la médiocrité du laborieux artisan. Heureusement pour nous, la révolution vient d'exercer une espèce de retraite; la nation a repris aux prêtres et aux moines ces immenses possessions, fruit de l'usurpation de tant de siècles, et elle ne leur a laissé que les biens célestes, dont ils ne paraissent guère se soucier, et qui cependant leur appartiennent à titre d'invention.

Quelque juste que paraisse ce retrait, les tyrans de notre raison ne se sont pas dessaisis aussi facilement de leurs anciens vols. Pour se maintenir dans la possession de leurs usurpations, ils ont aiguisé de nouveau les poignards de la Saint-Barthélemy; ils ont embrasé leur patrie du feu de la guerre civile, et porté partout les torches des furies sous le nom de flambeau de la religion. Autour d'eux se sont rangés tous ceux qui vivaient

d'abus et de forfaits. L'orgueilleuse et féroce noblesse a mis ses priviléges sous la sauvegarde des autels, comme dans le dernier retranchement du crime. L'athée contre-révolutionnaire s'est fait dévot; la prostituée des cours a voulu entendre la messe du prêtre rebelle aux lois de son pays; la courtisane, qui vivait au théâtre du fruit de ses débauches, s'est plaint à Dieu que la révolution lui eût ravi ses évêques et ses riches abbés; le pape et le chef des anti-napistes se sont unis pour la guerre; les Incas se sont faits bons chrétiens; Turcaret est devenu Tartufe; tous les genres d'hypocrisie et de scélératesse ont marché sous l'étendard de la croix; car tous les crimes sont bons pour les prêtres, et les prêtres sont bons pour tous les crimes. C'est le prêtre qui a béni les poignards des Vendéens et des Chouans, c'est lui qui vient de couvrir la Suisse des cadavres de ses enfants valeureux qu'il a trompes.

Voilà la religion chrétienne, bien digne d'avoir été protégée par Constantin, le Néron de son siècle, et d'avoir eu pour chefs des papes incestueux et assassins, tels que le meurtrier de Basseville et du brave Duphot. La philosophie eût-elle jamais fait autant de maux?

C'est ici le lieu d'examiner et de balancer entre eux les avantages et les inconvéniens de ces fictions sacrées, des institutions religieuses en géneral, et en particulier de celles des chrétiens, et de voir si ce sont les sociétés ou les prêtres qui y ont le plus gagné. Nous sommes déjà convenus que le but des initiations en général était bon, et que l'imposture qui créa la fable du paradis et de l'enfer pour les sots, si elle eût toujours été

dirigée par des hommes sages et vertueux, autant qu'une imposture peut l'être, au lieu d'être toujours employée par des fripons avides de puissance et de richesses, pourrait être jusqu'à un certain point tolérée par ceux qui, contre mon opinion, croient qu'on peut tromper pour être plus utile. C'est ainsi qu'on pardonne quelquefois à une mère tendre de préserver son enfant d'un danger réel en lui inspirant des frayeurs chimériques, en le menaçant du loup pour le rendre plus docile à ses leçons et pour l'empêcher de se faire du mal, quoiqu'après tout il eût encore mieux valu le surveiller, le récompenser ou le punir, que d'imprimer dans son âme des terreurs paniques qui le rendent par la suite timide et crédule. Ceux qui admettent les peines et les récompenses futures se fondent sur ce que Dieu étant juste, il doit récompenser la vertu et punir le crime, et ils laissent aux prêtres à décider ce qui est vertu et ce qui est crime. C'est donc la morale des prêtres que Dieu est chargé de maintenir; et l'on sait combien elle est absurde et atroce. Si Dieu ne doit punir et récompenser que ce qui est contraire ou conforme à la morale naturelle, alors c'est la religion naturelle qui suffit à l'homme; c'est-à-dire celle qui se fonde sur le bon sens et la morale. Ce n'est plus alors proprement de la religion, mais de la morale qu'il nous faut, et là-dessus nous sommes d'accord.

Plus de morale appelée religieuse, plus de ces affreux prêtres, et l'on en veut en-

Mais la fable de l'Elysèe et du Tartare ne se renferma pas toujours dans le cercle de la morale avouée de tous les peuples, et dans l'intérêt bien connu de toutes les sociétés. ABRÉGÉ DE L'ORIGINE DE TOUS LES CULTES T. III -4

L'esprit de mysticité et la doctrine religieuse s'en emparerent et firent servir ce grand ressort à l'établissement de leurs chimères. Ainsi, les chrétiens ont placé, a côté des dogmes de morale que l'on retrouve chez les philisophes anciens, une foule de préceptes et de règles de conduite qui tendent à dégrader l'âme, à avilir notre raison et auxquels pourtant on attache les récompenses

les plus distinguées de l'Elysée.

Quel spectacle, en effet, plus humiliant pour l'humanité que celui d'un homme fort et vigoureux qui, par principe de religion, vit d'aumônes plutôt que du fruit de son travail; qui, pouvant, dans les arts ét dans le commerce, mener une vie active, utile à luimême et à ses concitoyens, aime mieux n'être qu'un benêt contemplatif, parce que la religion promet ses plus brillantes recompenses à ce genre d'inutilité sociale. Qu'on ne dise pas que c'est là un des abus de la morale chrétienne; c'est, au contraire, sa perfection, et le prêtre nous enseigne que chacun de nous doit viser à la perfection. Un chartreux en délire, un insensé trappiste qui, comme les autres fous, se condamnaient à vivre toujours renfermés sans communiquer avec le reste de la société, occupés de méditations aussi tristes qu'inutiles et chimériques, vivant durement, s exténuant, épuisant saintement toutes les forces du corps et de l'esprit pour être plus agréables à l'Eternei, n'étaient point aux yeux de la religion, comme ils le sont aux yeux de la raison, des extravagants pour qui les îles d'Anticire ne fourniraient pas assez d'ellébore, mais de saints hommes que la grâce avait élevés à la perfection, et à qui la Divinité réservait dans le ciel une place d'autant plus élevée que ce genre de vie était plus sublime. Des filles sim-

ples et crédules, ridiculement embéguinées, chantant la nuit, non de jolies chansons, mais de sots hymnes qu'elles n'entendaient heureusement point, en l'honneur d'un être qui ne les écoutait pas; priant et méditant dans la retraite, quelquefois même se flagellant, tenant leur virginité sous la garde des grilles et de verroux qui ne s'ouvraient qu'à la lubricité d'un directeur, n'étaient point aux yeux des prêtres des têtes faibles, frappées d'un délire habituel que l'on séquestrait de la société, comme les autres folles de nos hôpitaux, mais de saintes filles qui avaient voué à Dieu leur virginité, et qui, à force de jeûnes, de privations et surtout d'oisiveté, arrivaient à un état de perfection qui les plaçait au-dessus du rang qu'elles eussent occupé au ciel si, remplissant le vœu de la nature, elles fussent devenues mères, et eussent élevé des enfants pour la défense de la

Elles avaient renoncé aux affections les plus tendres qui lient les hommes entre eux, et, conformément à la doctrine chrétienne, elles avaient quitté père, mère, frères, sœurs, parents, amis, pour s'attacher à l'époux spirituel ou au Christ, et s'étaient ensevelies toutes vivantes pour ressusciter un jour avec lui, et se mêler aux chœurs des vierges saintes qui peuplent le paradis.

Voilà ce qu'on appelait les âmes privilégiées, et le crime de notre révolution est d'avoir détruit aussi ces priviléges, et rendu à la société ces malheureuses victimes de l'imposture des prêtres. On n'élève pas la voix contre les bourreaux qui les avaient précipitées dans ces horribles cachots, dans ces bastilles religieuses, mais bien contre le législateur humain qui les en a tirées, et qui a fait luire aussi la liberté dans ces tombeaux où la superstition enchaînait l'âme sensible mais peu éclairée, qu'elle avait séduite. Tel est l'esprit de cette religion. telle est la perfection ou plutôt la dégradation où elle amène notre esprit; car je le répète, ceci n'est point un abus, mais une conséquence de ces dogmes. Aussi, l'auteur de la legende de Christ, faisant parler son héros, lui met dans la bouche cette phrase: « En verité, je vous le dis, personne ne quittera pour moi et pour l'Evangile sa mai-« son. ses frères, ses sœurs, son père, sa mère, ses enfants et sa terre, que présena tement et dans le siècle à venir il n'en a reçoive cent fois autant. » Que de malheureux cette fausse morale a conduits dans la solitude et dans les cloîtres!

Le mariage est présenté par l'Evangile comme un état d'imperfection, et presque comme une tolérance pour les âmes faibles. Un des auditeurs de Christ, effrayé de cette morale, lui observe qu'il n'est donc pas avantageux de se marier, si cet état est environné de tant d'écueils. Le prétendu docteur lui répond que tous les hommes ne sont pas capables de cette haute sagesse qui fait renoncer au mariage; qu'il n'y a que ceux à qui le ciel a accordé ce précieux avantage. Voilà le célibat, ce vice anti-social, mis au nombre des vertus et reconnu pour l'état de perfection auquel il n'est pas donné à tous les hommes d'arriver.

Convenons de bonne foi que, si les législateurs anciens eussent ainsi organisé les premières sociétés et réussi à faire prendre une pareille doctrine dans l'esprit d'un grand nombre d'hommes, les sociétés n'eussent pas subsisté longtemps. Heureusement la contatout l'univers. Néanmoins, elle y a fait beaucoup de ravages, dont nous nous ressentons encore.

C'est ainsi que les raffinements de la mysticité orientale ont détruit les effets des initiations primitives. Celles-ci avaient pu former les premiers liens des sociétés; ceux-là ne pouvaient que les rompre. Les sauvages, dispersés dans les forêts avec leurs femmes et leurs enfants, se nourrissant des fruits du chêne ou de la chasse, étaient encore des hommes avant d'être civilisés. Les solitaires de la Thébaïde, lorsque la mysticité les eut dégradés, n'en étaient plus, et l'habitant des forêts de la Germanie est plus respectable à mes yeux que celui de la ville d'Oxyrinque, qui était toute peuplée de moines et de vierges. Je sais que le bon Rollin, dans son histoire anti-philosophique, appelle la population de cette ville un des miracles de grâce et l'honneur du christianisme. Cela peut être; mais le christianisme alors est la honte de l'humanité. Ce n'est point là perfectionner les sociétés, mais les détruire, que d'y introduire les deux plus grands fléaux qu'elles aient à redouter, le célibat et l'oisiveté. Le paradis des chrétiens ressemble fort à la ville d'Oxyrinque.

Au lieu des grands hommes qui bâtirent des villes, qui fondèrent des empires ou qui les défendirent au prix de leur sang, au lieu des hommes de génie qui se sont élevés audessus de leur siècle par leurs connaissances sublimes, par l'invention des arts et par des découvertes utiles, au lieu des chefs des nombreuses peuplades civilisées par les mœurs et les lois, au lieu des Orphée, des Linus, que Virgile a placés dans son Elysée,

je vois arriver dans l'Elysée des chrétiens de gros moines sous toutes sortes de frocs, des fondateurs ou chefs d'ordres monastiques, dont l'orgueilleuse humilité prétend aux premieres places du paradis. Je vois paraître à leur suite des capucins à longue barbe, aux pieds boueux, portant un manteau sale et rembruni, et surtout la lourde besace des Métagyrtes, garnie des aumônes du pauvre: de pieux escrocs sous l'habit de l'indigence. qui ont promis le paradis pour quelques ognons, et qui viennent y prendre place pour récompense de leur avilissement qu'ils appellent humilité chrétienne. Je vois à leurs côtés des frères ignorantins, dont tout le mérite est de ne rien savoir, parce qu'on leur a dit que la science enfante l'orgueil, et que le paradis est pour les pauvres d'esprit. Quelle morale! Orphée et Linus, auriez-vous jamais cru que le génie qui avait créé l'Elysée, et dans lequel Virgile vous a donné la première place, dût être un jour un titre d'exclusion, et que l'on taxerait d'orgueil l'essor de l'imagination et de l'esprit, que vous avez cherché à exalter par des fictions propres à encourager les grands talents? Ainsi, nous avons vu dans notre siècle Voltaire descendre au Tartare, et saint Labre monter dans l'Elysée. Et vous, philosophes, qui aviez cherché à perfectionner la raisou de l'homme en associant la religion à la philosophie, avez-vous pu soupçonner que le premier sacrifice qu'on dût lui faire fût celui de la raison elle-même et de la raison tout entière? C'est cependant ce qui est arrivé, et ce que verront encore longtemps les siècles qui nous suivront. Celui qui croira, nous dit la religion chrétienne, celui-là seul sera sauvé: donc celui qui ne croira pas sera condamné et livré aux furies. Or, le philoso-

phe ne croit point, mais juge et raisonne; et cependant celui qui raisonne ne mérite pas des supplices éternels; autrement la divinité serait coupable d'avoir tendu dans la raison elle-même un piége à l'homme, et de lui avoir caché la vérité dans les rêves du délire, et dans ce merveilleux que la saine raison reprouve. Mais non, tout ce qui tue la raison ou la dégrade est un crime aux yeux de la divinité, car elle est la voix de Dieu même. Quant aux législateurs qui ont cherché dans la religion un moyen de resserrer les liens de la vie sociale et de rappeler l'homme aux devoirs sacrés de la parenté et de l'humanite, je pourrais lour demander s'ils se seraient attendus qu'il y aurait une initiation dont le chef dirait à ses sectateurs: « Croyez-vous r que je suis venu apporter la paix sur la \* terre? Non, je vous assure, mais la divi-« sion; car désormais, s'il se trouve cinq « personnes dans une maison, elles seront « divisées les unes contre les autres, trois « contre deux ou deux contre trois. Le père « sera divisé avec le fils, le fils avec le pere; « la mère avec la fille, la fille avec la mère: « la belle-fille avec la belle-mère, et la belle-

« mère avec la belle-fille. »

Cette horrible morale n'a été que trop malheureusement prêchée par nos prêtres durant la révolution. Ils ont porté la division dans toutes les familles, et intéressé à leur cause, ou plutôt à leurs vengeances, tous ceux qui, par leurs écrits, leur crédit, leur argent ou leurs armes, ont pu les servir. Ils ont detaché de la patrie et de la cause de la liberté tous ceux qui ont été assez faibles pour prêter l'oreille à leurs discours séditieux. Ils ont fait souvent retentir leurs tribunes mensongères de ces terribles imprécations de leur maître : «Si quelqu'un vient à moi, et ne hait

a pas son père et sa mère, sa femme, ses en-« fants, ses frères, ses sœurs, et même sa « propre vie, il ne peut être mon disciple. » A combien de forfaits une pareille morale n'ouvre-t-elle pas la porte! L'Eglise, durant la révolution, a été l'arsenal de tous les crimes, et la religion elle-même en avait préparé les germes dans sa doctrine exclusive et intolérante. Lorsqu'on établit pour maxime fondamentale d'une institution qu'il faut lui sacrifier tout ce que la nature et la société nous offrent de plus cher, les familles et les sociétés voient tout à coup se dissoudre leurs liens dès que l'intérêt du prêtre, que l'on confond toujours avec celui des dieux, le commande. De toutes les morales, la plus sacrée est la morale publique, et les législateurs n'ont imaginé la morale religieuse que pour fortifier la première. La seule excuse de l'invention des religions, c'est qu'elles sont, diton, nécessaires au maintien de la société: donc la religion qui s'en isole, qui s'élève audessus d'elle, qui se met en rebellion contre ses lois, et qui y met les citoyens, cette re-ligion est un fléau destructeur de l'ordre social: il faut en délivrer la terre. Le catholicisme est dans ce cas, et le chef de cette secte regarde comme ses plus fidèles agents ceux qui sont armés contre la patrie. Ce sont là ses ministres chéris; eh bien! il faut les lui renvoyer comme la peste à sa source. L'obéissance aveugle à un chef ennemi, quoiqu'il porte le nom de chef de l'Eglise, est un crime de lèse-nation; et cette obéissance, la religion la commande. En examinant bien la série des révoltes des prêtres catholiques et romains contre l'autorité nationale, on se convaincra aisément qu'elle n'est pas un simple abus, mais une conséquence nécessaire de l'organisation hiérarchique de cette religion.

C'est elle qui est mauvaise: c'est donc elle qu'il faut changer ou détruire. Ménageons le peuple trompé; mais point de grâce à ceux qui le trompent : le métier d'imposteur doit être proscrit d'une terre libre. Qu'on se rappelle les maux que cette religion a faits par ses ministres et ses pontifes, et les désordres qu'elle a introduits dans les divers empires par la résistance de ses prêtres à l'autorité légitime, et l'on verra que ce qui est arrivé de nos jours n'est pas un écart momentané et un abus de quelques hommes, mais l'esprit de l'Eglise, qui veut partout dominer, et qui trouve dans la doctrine de son évangile le fondement même de son ambition à côté des maximes d'humilité. C'est là qu'on remarque ces mots: « Tout ce que vous aurez lié sur a la terre sera lié dans le ciel; et tout ce que « vous aurez délié sur la terre sera aussi dé-« lié dans le ciel. » Le ciel obéit donc aux volontés du prêtre, et le prêtre à son ambition, parce qu'il est un homme qui a toutes les passions des autres hommes. Jugeons par là de l'étendue de ses prétentions et de l'empire qu'il s'arroge ici-bas. Aussi était-ce le prêtre qui posait la couronne sur la tête des rois et qui déliait les peuples du serment de fidélité. Nos anciens Druides en faisaient autant.

C'est cette puissance colossale qu'ils regrettent aujourd'hui, et c'est au nom de la religion qu'ils la réclament, dussent-ils ne la relever que sur les cendres fumantes de l'univers. Mais, je l'espère, cette puissance va finir comme tous les fléaux qui n'ont qu'un temps, et elle ne laissera après elle, comme la foudre, qu'une odeur infecte.

Je ne parlerai pas des dogmes qui ne contiennent qu'une absurdité en morale, telle que le précepte de l'humilité chrétienne. Sans doute l'orgueil est un vice et une sottise; mais le mépris qu'on a de soi-même n'est pas une vertu. Quel est l'homme de génie qui, par humilité, peut se croire un sot, et qui s'efforcera, pour plus grande perfection, de le persuader aux autres? Quel est l'homme de bien qui concevra de lui-même l'opinion qu'on doit avoir d'un fripon, et toujours par humilité? Le précepte est absurde, par cela même qu'il est impossible de porter aussi loin l'illusion. La nature a voulu que la conscience de l'homme de bien fût la première récompense de sa vertu, et que celle du méchant fût le premier supplice de ses crimes. C'est pourtant à cette humilité qu'on promet l'E-Tysée, à cette humilité qui rétrécit le génie et qui étouffe le germe des grands talents; qui, déguisant à l'homme ses véritables forces, le rend incapable de ces généreux efforts qui lui font entreprendre de grandes choses pour sa gloire et pour celle des empires qu'il défend ou qu'il gouverne. Comment direz-vous au héros vainqueur des rois ligués contre la France qu'il sera plus grand aux yeux de la divinité s'il vient à bout de se persuader à lui-même qu'il ne vaut pas les généraux qu'il a vaincus? Il aura sans doute la modestie, qui est le caractère des grands talents, mais il n'aura pas cette humilité de capucin qui prêche la religion chrétienne, la seule imitation où l'on se soit avisé de faire l'apothéose de la pusillanimité, qui empêche l'homme de sentir ce qu'il vaut, et qui le dégrade a ses propres yeux. Car l'humilité chrétienne, si elle n'est pas la modestie, n'est qu'une absurdité; et, si elle n'est que la modestie, elle entre dans la classe des vertus dont toutes les philosophies anciennes ont recommandé la pratique.

Il en est de même du précepte de l'abnegation de soi-même, si fort recommandé par cette religion, précepte dont je suis encore embarrassé de deviner le sens. Veut-on dire que l'homme doit renoncer à sa propre union quand elle est sage, à son bien-être, à ses désirs naturels et légitimes, à ses affections, a ses goûts, à tout ce qui contribue à faire ici-bas son bomheur par les jouissances honnêtes, pour s'anéantir dans une apathie religieuse? Ou bien conseille-t-on à l'homme de renoncer à l'usage de toutes ses facultés intellectuelles pour se livrer aveuglément à la recherche des vertus chimériques, aux élans de contemplation et aux exercices d'une vie religieuse, aussi pénible pour nous qu'infructueuse pour les autres? Mais laissons aux docteurs de cette secte le soin d'expliquer ce précepte d'une morale aussi énigmatique: n'examinons point dans ces dogmes ce qui est simplement absurde, mais ce qui est infiniment dangereux dans ses conséquences et funeste aux sociétés.

Est-il un dogme plus détestable que celui qui constitue chaque citoyen censeur amer de la conduite de son voisin, et qui lui ordonne de le regarder comme un publicain, c'est-à-dire comme un homme digne de l'exécration des autres, toutes les foisqu'il n'obéit pas aux conseils que lui donne la charité chrétienne, souvent la plus mal entendue? C'est cependant ce qui est enseigné dans ces livres merveilleux qu'on nomme évangiles, où l'on enjoint de reprendre notre frere, d'abord seul et sans témoin; s'il ne vous écoute pas, de le dénoncer à l'Eglise, de le traiter comme un paien et comme un publicain. Combien de fois n'a-t-on pas cruellement abusé de ce conseil dans les persécutions, soit secrètes, soit publiques, exercées au nom de la religion

et de la charité chrétienne contre ceux à qui il est échappé quelques faiblesses, ou plus souvent encore contre ceux qui ont eu assez de philosophie pour s'élever au-dessus des préjugés populaires?

C'est ainsi que l'amour pour la religion, et qu'un prosélytisme mal entendu rendent l'homme religieux l'espion des défauts d'autrui; sous prétexte de gémir sur les faiblesses des autres, on les publie, on les exagère, on est médisant, calomniateur par charité; et les crimes souvent qu'on impute à autrui ne sont que des actes de sagesse et de raison que l'on travestit sous les noms les plus odieux. Que j'aime bien mieux ce dogme de Fo, qui recommande à ses disciples de ne pas s'inquiéter des fautes des autres! Ce précepte tient à la tolérance sociale, sans laquelle les hommes ne peuvent vivre ensemble heureux. Le chrétien, au contraire, est intolérant par principe de religion, et c'est de cette intolérance, je dirai constitutionneue dans l'organisation de cette secte, que sont sortis tous les maux que le christianisme a faits aux sociétés. L'histoire de l'Eglise, depuis son origine jusqu'à nos jours, n'est que le tableau sanglant des crimes commis contre l'humanité au nom de Dieu, et les deux mondes ont été et seront encore longtemps tourmentés par les succès de cette rage religieuse qui prend sa source dans le dogme de l'Evangile, qui veut qu'on force d'entrer dans l'Eglise celui qui s'y refuse. De la sont partis les massacres de la Saint-Barthélemy, ceux des habitants du Nouveau-Monde; de là a été lancée la torche qui a allumé les bûchers de l'inquisition.

Il suffit, pour prouver combien cette secte est horrible, de la peindre telle qu'elle s'est

montrée depuis Constantin, où elle commença à être assez puissante pour persécuter, jusqu'à l'affreuse guerre de la Vendée, dont les étincelles se rallumeraient encore si les victoires des républicains et leur amour pour l'humanité ne comprimaient en ce moment ce feu caché sous le manteau du prêtre.

Sans la journée si nécessaire du 18 fructidor, le soleil eût éclairé des forfaits encore plus grands et plus de massacres commis au nom de Dieu par les prêtres, que tous ceux dont l'histoire ait donné le spectacle affreux. Et l'on s'obstine à vouloir une religion et des prêtres! Sans les mesures prises contre eux, nos prêtres auraient fait oublier les sanglants effets de la rabia papale qui, dans le schisme d'Occident, au quatorzième siècle, fit égorger cinquante mille malheureux; le massacre de la guerre des Hussites, qui coûta à l'humanité cent cinquante mille hommes; ceux de l'Amérique, où plusieurs millions de ses habitants furent égorgés, par cela seul qu'ils n'étaient que des hommes et qu'ils n'étaient: pas chrétiens; ils eussent fait oublier la Saint-Barthélemy et l'affreuse Vendee, car: ils voulaient se surpasser eux-mêmes en scéleratesse.

Sortis des montagnes de la Suisse comme autant de bêtes féroces, ils se répandaient déjà en France pour y porter partout le carnage et la mort au nom du Dieu de paix. Mais le génie de la liberté s'est élevé encore une fois et a repoussé ces monstres dans les repaires où ils méditent de nouveaux crimes et toujours pour le plus grand honneur de Dieu et de la sainte religion, qui frappe d'un arrêt de mort tout ce qui ne fléchit pas les genou devant leur orgueilleuse puissances. Qui n'est pas pour moi, dit le législateur, est.